

L'ANCIENNETÉ de la FABRICATION DE L'HUILE D'OLIVE DANS L'AFRIQUE DU NORD

L'indigénat de l'Olivier en Berbérie. — L'indigénat de l'Olivier (*Olea europæa* L.) en Berbérie, souvent contesté par les auteurs, est évident pour les botanistes qui ont spécialement étudié l'Afrique du Nord (1).

Au Maroc cet arbre a même été choisi par R. Maire (2) pour définir, dans le Haut Atlas occidental, l'un des faciès de l'horizon supérieur de l'étage méditerranéen, c'est-à-dire de la zone végétale naturelle comprise entre 1.000 et 1.300 m. : ce milieu apparaît aujourd'hui sous la forme d'un maquis; résultat de la dégradation d'une forêt.

Le caractère autochtone de l'Olivier est tout aussi indiscutable dans le Sud-Ouest du Maroc (pays de l'Arganier), depuis la Doukkala jusqu'au Sous : l'Olivier sauvage est ici étroitement associé à *Argania sideroxyylon* R. et Sch., dans les forêts-parcs (3). Au Sous notamment, l'huile d'argan est préférée par les Indigènes à l'huile d'olive : l'Olivier est donc là indiscutablement un végétal normal du pays.

Plus au Nord, dans le bassin du Sebou, la forêt natu-

(1) Battandier et Trabut, *Flore de l'Algérie*, Alger, Jourdan, 1888-90, p. 581. — Bonnet et Barratte, *Catalogue raisonné des plantes vasculaires de la Tunisie*, Imp. Nat., 1896, p. 282, etc.

(2) Études sur la végétation et la flore du Grand Atlas et du Moyen Atlas marocains (*Mém. S. Sc. Nat. Maroc*, VII, 1924, p. 18-22, 65, 189).

(3) Études sur la végétation et la flore marocaines (*Mém. S. Sc. Nat. Maroc*, VIII, 1, 1924, p. 83, 89-95).

relle a partout disparu et, à sa place, s'est installée la broussaille à Palmiers nains (*Chamærops humilis* L.). L'arbre fruitier le plus commun de la région qui s'étend aux abords de Meknès, Fez, Taza, est l'Olivier, dont les peuplements cultivés représentent, au moins partiellement, l'ultime témoignage d'anciens domaines forestiers (1). Dans un récent voyage au Nord de Fez jusqu'à la frontière espagnole, j'ai été frappé de la très large extension des peuplements d'Oliviers, l'unique arbre de la zone pré-riparienne. Les compagnons habituels de l'Olivier sauvage au Maroc atlantique, sont : *Pistacia lentiscus* L. (Lentisque), *P. atlantica* Desf. (Betoum) et *Callitris articulata* Murb. (Thuya) : comme *Chamærops humilis*, ces arbres sont des végétaux méditerranéens pliocènes, demeurés plus ou moins à l'état de reliques en territoire chérifien.

Actuellement au Maroc, les centres de culture de l'Olivier se trouvent aux alentours de Marrakech, El Kelaa, Kasba Tadla, Meknès, Fez, Ouezzan, Taza, Oudjda ; mais des olivettes à peuplement moins dense débordent largement des environs de ces centres, occupant le rivage de l'Atlantique, du Sud de Safi au Sud d'Agadir, le revers nord du Haut Atlas et sa région de soudure au Moyen Atlas, puis tout le pays d'Ouezzan à la Moulouya, très au Sud de Taza (2).

L'Olivier caractérise aussi, suivant R. Maire (3), l'association végétale naturelle la plus répandue en Algérie-Tunisie ; il voisine généralement avec *Pistacia lentiscus* L., tantôt sous l'aspect de forêts basses, tantôt avec le faciès de hautes broussailles. Ce peuplement s'éten-

(1) R. Maire, *loc. cit.*, VIII, 1, 1924, p. 39, 47-8.

(2) E. Payen et J. Ladreit de Lacharrière. L'Olivier richesse de l'Afrique française du Nord (*Bull. Com. Afrique Française, Rens. Colon.*, juin 1928, p. 371-408).

(3) Notice de la Carte phytogéographique de l'Algérie et de la Tunisie, Alger, Braconnier, 1926, p. 22-24.

dait jadis du niveau de la mer jusqu'à 1.000 mètres d'altitude dans le Tell ; on ne trouve plus sa trace, sous la forme originelle, qu'à l'état de boqueteaux protégés par la vénération des Indigènes à l'entour des marabouts. Ce boisement a été l'un des plus profondément modifiés par l'homme dans l'Afrique du Nord. En Oranie, comme au Maroc, le stade de dégradation habituel d'une telle formation phytogéographique est constitué par la brousse à Palmiers-nains (*Chamærops humilis* L.), plus ou moins mêlée de Jujubiers (*Zizyphus lotus* L.) ; dans les départements d'Alger et de Constantine, ainsi qu'en Tunisie, à la place de la forêt s'est installée une broussaille claire d'Oliviers rabougris, de Lentisques et de Jujubiers.

Subsidiairement l'Olivier fait partie intégrante des associations végétales des forêts littorales et sublittorales de Pin d'Alep (*Pinus halepensis* Mill.) et de Thuya de Barbarie (*Callitris articulata* Murb.), ainsi que de l'horizon inférieur de la forêt tellienne du Chêne vert (*Quercus ilex* L.). Essentiellement caractéristique en Algérie, de la zone littorale et sublittorale, limitée au Sud par une ligne passant vers Tlemcen, Sidi-bel-Abbès, Mascara, Médéa, Constantine, son domaine, de facies méditerranéen, se développe en Tunisie jusqu'à Mactar et Monastir.

Les grands centres de culture de l'Olivier en Algérie s'étendent aux abords de Sidi-bel-Abbès, Dellys - Tizi-Ouzou, Bougie - Sétif, Sud de Philippeville, Guelma-Souk-Ahras. Les peuplements oléicoles débordent de ces régions, allant de Tlemcen à Sidi-bel-Abbès, du Sud d'Oran et de Mostaganem à Mascara, entre Ténès et Cherchell, de l'Est d'Alger à l'Ouest de Djidjelli, à Palestro, à Beni-Mansour et à Sétif, de Constantine et de Philippeville à l'Ouest de La Calle et à Souk-Ahras. En Tunisie, les centres de culture comprennent les environs de Tunis, Sousse, Sfax (de Medhia à Maharès) ; les olivettes exten-

sives forment une nappe continue, largement développée en bordure de la côte, de l'Ouest de Bizerte au Nord de Gabès, puis dans les oasis de Gafsa, Tozeur, Djerba, Zarzis (1).

Avec les steppes à Alfa des Ksour tunisiens, au Sud de Gabès, commence un secteur libyen aux broussailles d'Oliviers, de Jujubiers, de Romarins, de Betoums, etc. (2). Là où s'étendaient récemment encore un vrai désert, par exemple à Ben Gardan, dans l'Extrême-Sud tunisien, les oliveraies plantées par nos soins, prospèrent suffisamment pour éveiller aujourd'hui la notion d'un milieu végétal naturel.

Dans toute la Libye et la Cyrénaïque, la région de l'Olivier borde d'une façon continue le littoral, sur une profondeur de 50 kilomètres en moyenne ; en outre, cette zone végétale s'étend à tout le plateau de Barca, où l'Olivier, extrêmement commun, est associé au Pin d'Alep, au Chêne vert, au Lentisque, au Thuya, et, vers le littoral, au Palmier nain. A côté des Oléastres ou Oliviers sauvages, existent des arbres assez bien soignés par les Indigènes et qui fournissent une bonne huile.

Dans les vallées des djebels Fassato, Yffren, Gharian, l'Olivier est le principal végétal cultivé, surtout le long du versant nord ; il apparaît également dans les oasis tripolitaines (Djofra, Fezzan, Koufra, mais non à Aoudjila (3) ; ici comme là ses plants sont peu fructifères.

En Marmarique, des groupements isolés d'*Olea europæa* L. s'observent au voisinage de la côte.

Dans le désert libyque, l'Olivier se rencontre maintenant au milieu des oasis de Sioua, Baharieh, Farafrah, Dakhel, Khargeh, tandis qu'en Égypte, les plantations de cet arbre sont seulement notables au Fayoum.

(1) E. Payen et J. Ladreit de Lacharrière, *loc. cit.*

(2) R. Maire, *loc. cit.*, p. 39.

(3) P. Vinassa de Regny, *Libya italica*, Milano, Hoepli, 1913, p. 71-79, etc.

L'aire de dispersion d'*Olea europæa* L. embrasse, dans son ensemble, Madère, les Canaries, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Tripolitaine, la Nubie, l'Arabie, la Syrie, l'Anatolie, la Mésopotamie, la Perse, le Beloutchistan, le Punjab et l'Europe méridionale (1). Espèce tertiaire ayant survécu jusqu'à nos jours, *O. europæa* L. est le descendant d'*O. proxima* Saporta, découvert dans l'Oligocène d'Aix-en-Provence (2).

L'indigénat de l'Olivier au Sahara. — Un Olivier sauvage, *Olea Laperrinei* Battandier et Trabut (3), subsiste sous la forme de relique dans le Hoggar, entre 1.400 et 2.000 m. : il caractérise là une zone de végétation de type méditerranéen, avec le Laurier-rose. A côté de lui a été signalé le *Tafeltast*, nom tamahak d'un arbre encore indéterminé au point de vue botanique, mais dont la feuille est odorante lorsqu'on l'écrase (4).

Tout dernièrement vient d'être découvert au Hoggar, par C. Kilian (5), un des compagnons habituels de l'Olivier dans les forêts méditerranéennes barbaresques, le Betoum (*Pistacia atlantica* Desf.) : trois ou quatre pieds de cet arbre existeraient encore dans les ravines bord ouest de l'Illaman, vers 2.150 m. Toujours du Hoggar, a récemment été signalé, à l'altitude 1.600 m., dans l'oued Tin Tarabin (Est de Tazerouk), un tronc mort de Cyprès (*Cupressus Dupreziana* Camus), le Tarout des montagnes du pays des Touaregs Azdjer, dont quelques arbres isolés, pour la plupart également morts sur pied, marquent l'emplacement de la forêt, aujourd'hui dépour-

(1) M. Clerget, La géographie de l'Olivier en Méditerranée (*Bull. Soc. Roy. Géographie d'Égypte*, XIV, mai 1924).

(2) G. de Saporta, *Origine paléontologique des arbres cultivés ou utilisés par l'homme*, Paris, Baillière, 1888, p. 230.

(3) Contribution à la flore du pays des Touaregs (*Bull. Soc. Bot. France*, LVIII, 1911, p. 626, 672-3).

(4) Conrad Kilian, *Au Hoggar, Mission de 1922*, Paris, 1925, p. 120.

(5) R. Maire, *Bull. Soc. Hist. Nat. Afrique du Nord*, XX, 1929, p. 86.

vue de tout semis naturel, que jadis repéra H. Duveyrier, entre Rhat et Djanet. Ainsi la rencontre de ces nouveaux éléments de la végétation forestière naturelle à facies méditerranéen du Hoggar confirme pleinement l'opinion de l'indigénat de l'Olivier dans cette contrée.

L'Olivier de Laperrine ne fleurit et ne fructifie que tous les quatre, cinq, six ou même huit ans, seulement lorsque les pluies ont été suffisamment abondantes (1). Ses baies viennent d'être enfin découvertes par la mission Augieras, sans doute à la faveur de l'année extrêmement pluvieuse que nous venons de traverser. S'accommodant ainsi, plutôt mal que bien, du dessèchement sans cesse plus accusé du Sahara, ce curieux arbre découvert par H. Duveyrier (2), présente d'étroites affinités avec *Olea europæa*. « Les deux espèces ont une origine commune ; mais l'olivier du Hoggar doit être maintenu comme espèce distincte, restée pure de toute hybridation avec l'olivier cultivé, qui manque totalement dans les cultures du Hoggar » (3).

Olea Laperrinei est désigné par les Touaregs sous le vocable *âleo*. Ce nom n'est pas sans rappeler le dernier élément du mot *asemllalay*, du dialecte berbère des Ntifa de la région de Demnat, dans le Haut Atlas marocain (4), terme qui sert à désigner une variété d'Olivier à fruit de petite taille donnant peu d'huile : il s'agit donc là d'une race qui chez nous serait qualifiée de « sauvage ».

Aleo est presque identique au mot chamitique *ola*, qui désigne en saho, un autre Olivier sauvage d'Afrique, *Olea chrysophylla* d'Abyssinie, appelé en sémitique éthiopien (guèze et tigrina) *aoula*. Ces mots sont évidemment apparentés, sans lien de dérivation, au grec *elaifa*, lui-

(1) L. Lavauden, Les forêts du Sahara (*Revue des Eaux et Forêts*, juin 1927).

(2) *Les Touaregs du Nord*, Paris, Challamel, 1864, p. 212.

(3) R. Maire, *Bull. Soc. Hist. Nat. Afrique du Nord*, XX, 1929, p. 110.

(4) E. Laoust, *Mots et choses berbères*, Notes de linguistique et d'ethnologie, dialectes du Maroc. Paris, Challamel, 1920. p. 447.

même en rapport avec l'égyptien ancien *nehh* et le vieil arménien *el*, *ewl* (venant sans doute du mitannien asianique, mais ayant persisté dans l'arménien moderne sous la forme *eg*). Il est tout à fait invraisemblable que les Touaregs, comme les autochtones d'Abyssinie, aient acquis des Grecs, des Égyptiens ou des Arméniens, un nom pour désigner les Oliviers sauvages de leurs pays.

Ces mots arméniens, grecs et égyptiens sont des emprunts faits, indépendamment les uns des autres, à une langue très ancienne égéo-asianique, ayant étendu son aire de dispersion sur l'Anatolie, la Crète et les îles de la mer Egée (1). La toponymie antique révèle la présence d'un terme, rappelant le grec *elaia*, à Chypre, en Cilicie, en Lycie, à Rhodes, en Carie, en Mysie, en Bithynie, en Thrace, en Épire, en Béotie, en Arcadie, en Phénicie, sans parler de la Libye (2).

D'autre part, le mot éthiopien signalé ci-dessus remonte à l'époque chamitique et a été adopté subsidiairement par les Sémites (3). Il me suffira de rappeler enfin à ce propos que le tamahak est le dialecte qui présente le facies le plus archaïque de l'ensemble des langues berbères.

Le nom égéen de l'Olivier aurait donc pu être emprunté à un mot chamitique ; il est plus vraisemblable que l'égéo-asianique et le très ancien chamitique nous présentent, en la circonstance, des formes tardivement persistantes d'une appellation méditerranéenne excessivement archaïque, peut-être même néolithique, qui aurait eu une consonnance telle que *elahh*.

(1) A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, 1^{re} édition, 1913, 2^e éd., 1920, p. 41. *Les noms du vin et de l'huile*. *Linguistique historique et linguistique générale*, 1921, p. 302-303.

(2) C. Autran, *Phéniciens*, Paris, Geuthner, 1920, p. 47 (cf. p. 30), n° 1 et p. 22, n° 3 de la p. 21.

(3) Marcel Cohen, in Ch. Dubois, *L'Olivier et l'huile d'olive dans l'ancienne Égypte*, *Rev. Philologique*, n. s., XLIX, 1925, p. 68, n. 5 et p. 69.

L'ancienneté de la fabrication de l'huile d'olive en Berbérie. — A l'origine, les Libyens durent extraire l'huile de l'Oléastre. Cette opération était encore pratiquée au IV^e siècle av. J.-C. par les habitants de l'île de Djerba, dans la Tunisie méridionale, d'après le Périple de Syllax (§ 110). Le faible rendement en huile des baies de l'Oléastre éveille l'idée que Djerba était alors particulièrement riche en olivettes (1). Peut-être en était-il de même, comme on le verra par la suite, en Cyrénaïque et en Marmarique, au temps des Egyptiens pharaoniques. Il ne faut pas oublier, en tous cas, que l'huile donnée par les fruits de l'Olivier sauvage, si elle est peu abondante, a du moins la réputation en Berbérie d'être d'excellente qualité (2).

Généralement les auteurs qui se sont occupés de ces questions ont lié l'origine de la fabrication de l'huile à la culture de l'Olivier : ce sont cependant là deux questions bien distinctes. Ne voyons-nous pas aujourd'hui, dans des régions où les habitants sont demeurés à un stade de civilisation relativement archaïque, parmi les Marocains, au Sous, la confection de l'huile d'argan très développée, alors que les indigènes n'ont jamais songé à cultiver cet arbre.

L'ancienneté de la fabrication de l'huile d'olive en Marmarique. — *Olea europæa* L. semble d'ailleurs avoir joué un rôle important chez les Indigènes de la Marmarique avant Ménès. A. Moret estime que la palette protohistorique, dite « du musée de Gizeh » représente au-dessous de files de Bœufs, d'Anes et de Moutons, des

(1) Ce fait est à rapprocher de la désignation *Elaiônes*, donnée par Ptolémée (IV, 3, 6) à une tribu indigène vivant près de la côte, au fond des Syrtes, immédiatement à l'Ouest de l'autel des Philènes.

(2) A. Julien, *Flore de la région de Constantine*, Constantine, Marle, 1894, p. 183.

(3) A. Moret, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, L'Évolution de l'humanité, Paris (*La Renaissance du livre*, 1926, p. 86-87, 133-4).

lignes d'Oliviers coupés. L'ensemble correspond au butin ramené du pays de *Tehen* (Marmarique) par un roi prédynastique d'Hiéaconpolis, peut-être le Scorpion ou Nârmér (vers 3.300 av. J.-C.).

Une source de ravitaillement en huile d'olive de l'Égypte prédynastique a été indiquée comme se trouvant dans l'Asie antérieure. Les gens de la vallée du Nil auraient importé de l'huile de Palestine dans des vases de même provenance aux temps énéolithiques. Un tel raisonnement est basé sur la très vieille localisation, en Égypte et en Palestine, de la céramique à anses ondulées, avec, dans les deux contrées, le même décor peint (filet rouge-brun) et le même galbe de vases : les plus anciens de ceux-ci remontent à 5.000 environ av. J.-C. ; ils renferment, à Négadah notamment, une matière grasse qui a été considérée comme de l'huile d'olive. Mais, ainsi que vient de le faire remarquer A. Moret (1) « les vases d'Égypte poursuivront, jusqu'à la première dynastie, une évolution indépendante, différente de celle qu'on observe en Palestine, ce qui indique une fabrication propre à l'Égypte... L'hypothèse, développée surtout par Frankfort, se heurte à des difficultés : ignorance des moyens de transport commercial employés, absence totale de documents archéologiques dans l'isthme désertique qui sépare l'Égypte de la Palestine, incertitude sur la nature du contenu des vases et sur l'absence réelle de l'Olivier en Égypte. »

Ce serait en tous cas de la Marmarique que proviendraient les plus anciennes mentions historiques et même protohistoriques de l'Olivier et de l'huile d'olive (2). L'huile d'olive, *hatet*, *hati*, qui servait à oindre le front des dieux et des rois, serait qualifiée, dans les textes des

(1) A. Moret, Histoire de l'Orient, fasc. 1, 1929, p. 81-82 (cf. p. 58 et 62), (*Histoire générale, Histoire ancienne, 1^{re} partie*). Paris, Les Presses universitaires.

(2) A. Moret, Le Nil et la civilisation égyptienne, p. 86-9.

Pyramides (§ 450) de *tehent*, c'est-à-dire de produit originaire de la Marmarique, région située à l'Ouest du Delta, entre la Méditerranée et la latitude du Caire : l'apport de cette huile aux Pharaons thinites, pour le repas, non seulement des rois, mais aussi des dieux et des morts divinisés, est attesté sur de nombreuses palettes royales. K. Sethe a signalé l'analogie du nom égyptien de l'huile d'olive, *hati*, et du mot *hatiou*, qui servait à désigner les chefs libyens (1). Ce dernier terme pourrait donc éveiller l'idée que l'onction d'huile d'olive était, chez les Berbères, la consécration du pouvoir.

L'Olivier n'est pas un arbre spontané dans la vallée du Nil, où sa culture ne s'est même propagée que très localement, sous le Nouvel Empire ; comme il est, au contraire, évident que ce végétal est indigène en Marmarique, il faut admettre que le nom égyptien de l'huile d'olive, *hati*, *hatet*, n'est pas d'origine locale.

V. Loret (2), conteste la présence dans les textes des Pyramides du mot *tit*, qui y a été relevé par Hommel (3). De même l'égyptologue lyonnais nie l'existence d'un mot égyptien *det*, donné par Brugsch (4) comme signifiant huile d'olive. Pour V. Loret, le nom de l'Olivier, qui apparaîtrait pour la première fois sous le règne de Ramsès II (1292-1225), dans le papyrus Anastasi III, serait incontestablement dérivé du sémite *zaït*. En égyptien ce mot aurait pris la forme *daïdit* (prononcez *zaïti*) et serait devenu en copte *djoeit*, *djôit*.

La double dénomination *zaït*, Olivier, *enhh*, huile d'olive, constatée en vieil égyptien, se retrouve, comme il a été dit ci-dessus, en tamahak du Hoggar, sous les

(1) A. Moret, *loc. cit.*, 1926, p. 88. (Cf. *Des clans aux empires*, 1923, p. 201).

(2) In Ch. Dubois, *loc. lit.*, p. 64, n. 1 et p. 66, n. 2.

(3) *Aufsätze und Abhandlungen arabisch-semitische Inhalts*, 1892, p. 99, note.

(4) *Hierogl. Wörterbuch*, t. IV, p. 1672.

formes *âleo*, Oléastre, *ahatim*, huile d'olive. On a vu que le premier de ces termes démontre l'existence d'un très vieux mot chamitique lié linguistiquement à des vocables égéen et arménien. Le second a été rapproché par E. Laoust (1) des noms égyptiens, contestés d'ailleurs, *tat* « Olivier », *heh*, *té*, *tét*, *hati* « huile d'olive ». Le mot touareg *ahatim* donne au féminin *tehatimt*, *tahatimt*, *tamahinet* et au pluriel *ihutam*. Il désigne à la fois, dans le Hoggar, l'huile d'olive, le fruit de l'Oléaster sauvage et le fruit de l'Olivier cultivé.

Le professeur de Rabat, influencé sans doute par la tradition ethnologique orientale, voit dans la désinence *im* de ce mot tamahak, un pluriel hébraïco-phénicien (2) : les Libyens, dit-il, ont adopté le nom sémitique importé par les Phéniciens et ce nom s'est conservé sous sa forme pluriel seulement chez les Touaregs. Un tel fait est impossible, les gens du centre du Sahara n'ayant jamais eu des contacts suivis avec les Phéniciens. Cependant dans une autre partie de son important mémoire, E. Laoust donne une explication différente des lettres finales du mot touareg, voyant dans la terminaison *im* une particule berbère post-formative éveillant l'idée de pluralité (3). D'ailleurs dans le berbère de Rhat, le mot *ahatim* se retrouve sous la forme *azatsim*, qui éveille des analogies plus étroites avec le chamito-sémitique *zaït*. Le même rapprochement doit être valable pour les vocables désignant l'huile d'olive dans l'oasis de Rhadamès (*udi*) et dans le djebel Nefousa (*di*). L'usage de tous ces mots dans l'Afrique du Nord doit être excessivement ancien et remonte sans doute aux temps protohistoriques.

Dans le berbère du Haut Atlas marocain, la forme *zzîtin*, dans celui de l'Anti Atlas, le vocable *zît*, *zzît*,

(1) *Loc. cit.*, p. 444-448.

(2) E. Laoust, *loc. cit.*, p. 445 (cf. p. 273, n. 4).

(3) *Id.* p. 496 (cf. p. 273, n. 4).

et dans l'andalou, la consonnance *aceytuno*, désignent l'Olivier cultivé. Il faut remarquer enfin que les mots *zît*, *zzit*, servent à nommer l'huile d'olive dans toute la Berbérie, sauf en Tripolitaine et en pays touareg. Il est admis généralement que la fabrication de l'huile d'olive aurait été développée en Tunisie, en Algérie et au Maroc, par les Sémites phéniciens, qui ont propagé le mot *zeitun*, commun à l'hébreu, au phénicien, à l'araméen, à l'arabe, au persan moderne, au kurde, au turc et au tatar de Crimée. Mais le fait qu'un mot purement berbère *zemmur* désigne l'Oléastre greffé dans le Rif, la Kabylie, l'Aurès, la Tripolitaine et Sioua, indique, semble-t-il, un commencement de mise en valeur des oliveraies de l'Afrique du Nord par les Indigènes, avant que ne se développe la colonisation phénicienne, sauf dans le Sud marocain, où c'est l'Oléastre sauvage qui est appelé *zemmur*. Pline parle d'ailleurs d'un procédé de greffe de l'Olivier particulier à l'Afrique.

Cependant, les Phéniciens firent des plantations dans le Sud de la Tunisie, notamment vers Zarzis, puisqu'ils appliquèrent à un de leurs comptoirs et à un cap de cette zone, les appellations de *Zita*, *Zeitha*, empruntées au nom de l'huile dans leur langue. La tradition nous montre l'île de Kerkenna, au large de la côte tunisienne, pleine d'Oliviers cultivés, au temps d'Hérodote (V^e siècle) ; la Zeugitane était couverte d'Oliviers, lors de l'invasion d'Agathocle (fin du IV^e siècle) et la Byzacène aurait à son tour été partiellement transformée en une vaste olivette par Hannibal (fin du III^e siècle).

Le terme *zâit*, désignant très anciennement l'Olivier dans les langues sémitiques, en égyptien, en éthiopien et en berbère, est considéré comme présémitique par Ch. Dubois (1). Nous aurions donc dans ce mot, de même que dans *elahh* arménien, égyptien, couchique et toua-

(1) *Loc. cit.*, p. 70, n. 4.

reg, des noms méditerranéens de l'arbre produisant les olives.

La question de l'ancienneté du greffage de l'Olivier en Berbérie. — La civilisation de l'antiquité où, à notre connaissance, l'Olivier a joué le rôle le plus considérable, est certainement la civilisation égéenne. Au plus tard dès l'époque de la I^{re} et de la II^e dynastie, des relations commerciales se nouèrent entre l'Égypte et la Crète (1) : G. Glotz (2) pense que jusque vers la fin de la VI^e dynastie (vers 2.390), les Kefti importèrent, par grande quantité dans la vallée du Nil, de l'huile d'olive. Tandis que l'Égypte est toujours restée un très médiocre pays producteur de cette marchandise, les celliers de Phaistos et de Cnosse étaient abondamment pourvus de cette denrée, dès le Minoen ancien III (2.400-2.100). Des vases pleins de noyaux d'olives ont été exhumés dans un grand nombre de maisons de Crète. Des feuilles et des ramelles d'Oliviers ont été découvertes dans la cité préhistorique de Théra. Malgré une forte consommation locale, la production était néanmoins suffisante pour permettre une exportation dont témoigne, sur certains sceaux, l'association du rameau d'Olivier à un navire, Sans doute l'Égypte fut parmi les pays qui reçurent de l'huile d'olive de Crète.

L'Olivier, dont l'indigénat à Candie est évident, y fut de bonne heure greffé, étant donnés les rendements dont témoignent les rangées de récipients retrouvés à Cnosse ou à Phaistos. La fabrication de l'huile, demeurée longtemps un travail familial, y prit très tôt un caractère presque industriel.

(1) Auparavant, à l'époque de la civilisation néolithique d'Abousir et Meleg (5.000-3.500 av. J.-C.) des relations commerciales existaient déjà entre le Delta et les îles de la mer Égée (Samos, Mélos) (A. Moret, *Histoire de l'Orient*, 1, p. 61),

(2) *La Civilisation égéenne, L'Évolution de l'humanité*, Paris (*La Renaissance du livre*, 1913, p. 234, 243-4.)

Il serait permis de supposer que les Crétois, grands producteurs d'huile, s'intéressèrent aux olivettes de la côte d'Afrique. Toutefois, il faut remarquer que les Égéens ne semblent pas s'être spécialement attachés à la mise en valeur des contrées situées à l'Ouest du Delta ; cependant ils ne manquaient pas d'aller chercher en Cyrénaïque, dès le Minoen moyen I (2.100 à 1.900), au temps de la XII^e dynastie égyptienne, une essence, le silphion, extraite d'un végétal demeuré, pour les botanistes, indéterminé jusqu'à aujourd'hui. Un vent favorable poussait, en effet, les navigateurs insulaires vers la Libye et le chemin de cette contrée était depuis longtemps familier aux Crétois, lorsque des colons grecs vinrent chercher un indigène de cette île comme guide pour gagner l'îlot de Platea, point d'origine de la puissance hellénique sur la terre d'Afrique (1).

Des rapprochements ont été indiqués entre les appareils de fabrication de l'huile d'olive, servant jadis en Crète, et ceux employés encore aujourd'hui en Tripolitaine. La presse à huile, remarquable par son archaïsme, qui est toujours en usage chez les Indigènes de la Libye et de la Cyrénaïque, demeure moins perfectionnée que les ustensiles déjà utilisés à Cnosse au II^e millénaire : Evans a, en effet, décrit une presse à huile, découverte dans cette dernière ville, et comparable aux presses antiques de Tripolitaine ; le même type d'outil se retrouve d'ailleurs en Carie et dans les îles égéennes, Mélas, Théra (époque mycénienne la plus reculée) (2).

(1) Des peintures découvertes par M. Solignac sur le paroi d'une haouanet de Mekna (Tunisie septentrionale) apporteraient la confirmation archéologique des relations maritimes des mondes égéens et barbaresques : un navire, bas sur l'eau, y figure, portant un mât central, avec voile trapézoïdale. G. Glotz a évoqué, devant les photographies de ces figurations, les images de peintures de Delphes (*Académie des Inscriptions*, 28 novembre 1928).

(2) Bertholon et Chantre, *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale*. Lyon, Rey, 1913, I, p. 527.

De cet ensemble de données, il semble permis de conclure qu'une certaine influence a dû être exercée en Libye par les Crétois égéens, au point de vue de la mise en valeur des olivettes naturelles. Toutefois, l'action de ces populations maritimes ne se fit guère sentir profondément en ce pays et ce furent des usages purement indigènes, de forme très archaïque, qui dominèrent constamment dans l'intérieur de l'Afrique les processus de la fabrication de l'huile et sans doute aussi de la greffe des Oliviers.

Le *tamahék âleo*, résidu du stock méditerranéen, qui ne désigne aujourd'hui qu'un Oléastre du Hoggar, se présente comme plus archaïque que les termes libyco-berbères *ahatim*, *azatsim*, *udi*, *di*, qui désignent spécialement l'huile d'olive, matière assez abondante jadis pour être exportée de Tripolitaine, comme produit de luxe il est vrai. Dans de telles conditions, ce liquide, fourni en quantité notable, dut être assez tôt extrait du fruit d'*Olea europæa* greffé; du moins telles sont les données qui semblent se dégager d'une étude linguistique critique, amenant à la conception du greffage de l'Olivier en Tripolitaine, fait d'origine locale ou tout au moins nord-africaine. Par la suite, l'usage du mot libyco-berbère se restreignit au Hoggar, à Rhat, à Rhadamès, au djebel Nefousa, et d'autres radicaux furent employés, comme on va le voir, par les Indigènes nord-africains pour désigner l'huile d'olive et l'Olivier.

Indépendamment des mots *ahatim*, *âleo*, les Berbères ont encore, en effet, deux séries de noms pour désigner l'Oléastre : 1° *zebbuz*, *azebuz*, *tazebbudjt*, *zenbuz*, *zembuz*, mots employés dans le Rif, la Kabylie, l'Aurès, le djebel Nefousa, à Rhadamès et à Sioua, aux confins de l'Égypte; 2° *azemmur* (pl. *izemran*), en usage dans le Haut Atlas marocain, et *azibur*, connu du pays de Cherchell (Algérie).

Le premier de ces mots, répandu de l'Égypte au Rif,

s'est propagé jusqu'en Ibérie, où l'Olivier sauvage est appelé *acebuche* en castillan, *acebuig* en valencien, *azambujo*, *zambujo*, en portugais. Le terme *zebbuz*, qui se trouve aussi en arabe moghrebin, a été considéré par E. Laoust comme étranger à la fois au berbère et à l'arabe. G. Colin (1) y voit un dérivé d'un mot latin, ne figurant dans aucun texte connu, *aquifolium*, arbre à feuillage piquant, Houx. En effet, *Rhamnus lycioides* et *R. eleoides* s'appellent, en Algérie, *zebbuz krami* « faux Oléastre ». De même, en castillan, se trouvent les mots *acebe*, Houx, *acebuche*, petit Houx, et en portugais, *azevinho*, Houx.

Le vocable *azemmur*, qui a un facies nettement berbère est passé, comme nom de l'Olivier greffé, dans les pays où l'Oléastre est désigné par une des formes du type *zebbuj* : par conséquent la coutume du greffage de l'Oléastre s'était propagée dans toute la Berbérie, alors que cet usage demeurerait inconnu dans le Haut Atlas marocain.

Ainsi les mots qui aujourd'hui sont presque partout en usage dans la Berbérie pour dénommer l'huile d'olive et l'Olivier, se trouvent être, l'un purement berbère, *zemmour*, l'autre d'origine latine, *zebbuz*. Fait remarquable, c'est le vocable d'origine berbère qui sert généralement à désigner l'Olivier et celui de provenance latine qui s'applique spécialement à l'Oléastre. Une double notion semble se dégager de cette observation : 1° la confirmation d'une coutume d'essence berbère, du greffage de l'Olivier ; 2° la substitution d'un mot étranger à la terminologie indigène pour la désignation de l'Oléastre. Ce dernier changement se concevrait assez bien si les mots berbères qui s'appliquaient auparavant à l'Oléastre étaient devenus tabous.

(1) Étymologies magribines, I, *Hespéris*, 1926, 1^{er} trimestre, p. 89.

Résumé. — La linguistique, d'accord avec les documents ethnographiques, révèle donc quatre étapes chronologiques et géographiques se liant à la mise en valeur progressive de l'Olivier en Afrique du Nord : 1^{re} étape très reculée dont la trace est conservée au Hoggar par le mot méditerranéen *âléo* ; 2^e étape encore fort ancienne, réalisée en Libye et au Sahara où elle se lie à l'expansion du libyque *ahatim* ; 3^e étape ayant sans doute quelque peu précédé le développement de la colonisation phénicienne et même contemporaine de celle-ci, dans la zone littorale de la Byzacène, de la Zeugitane, de la Numidie et de la Mauritanie, mais non dans le Sud marocain, en tous cas concomittante à la propagation du mot *zemmur*, passant du sens « Oléastre sauvage » au sens « Olivier cultivé » ; 4^e étape plus récente, peut-être contemporaine de la colonisation romaine, marquant la pénétration du greffage de l'Olivier dans le Sud marocain : un dérivé latin, *zebbuz*, remplace les noms libyens de l'Olivier devenus *tabous*.

Il faut remarquer que la partie occidentale de cette dernière région est celle où se fabrique l'huile d'argan, beaucoup plus appréciée localement que l'huile d'olive. Sans doute l'huile d'argan était-elle autrefois l'objet d'un commerce s'étendant au minimum à tout le Maroc méridional.

Ainsi l'utilisation par l'homme du fruit d'un arbre nettement indigène, l'Olivier, pour la fabrication de l'huile, remonte, en Afrique du Nord, aux temps proto-historiques de l'âge du cuivre, pour le moins. C'est à l'extrême-Est des pays berbères, en Marmarique, que les plus anciens documents égyptiens semblent mentionner pour la première fois cet arbre.

Les Crétois égéens, que l'archéologie nous révèle avoir été les grands industriels de l'huile d'olive dans la très haute antiquité, eurent de fort bonne heure d'étroites relations avec les Tehenou de Marmarique, puis avec les

Libou et les Mashaouasha de Cyrénaïque, d'après les textes pharaoniques. Il serait invraisemblable qu'à l'époque où une véritable cohésion politico-militaire s'établissait entre les peuples de la mer et les Libyens, les premiers n'aient pas contribué à la mise en valeur économique de l'Afrique et notamment propagé chez les seconds la notion de la greffe de l'Olivier, au moins en Tripolitaine.

Mais l'expansion de la coutume du greffage de l'Olivier ne se répandit largement que beaucoup plus tard en Berbérie, aux temps des Carthaginois, puis des Romains, en Tunisie, ensuite en Algérie et dans le Maroc septentrional.

Au Maroc sud-occidental, un autre arbre, l'Arganier, fournit une huile bien plus appréciée des Chleuhs que l'huile d'olive : aussi dans cette région l'utilisation par l'arboriculture des Oliviers sauvages est-elle relativement récente.

L. JOLEAUD,
Professeur à la Sorbonne.
